

Antoine Meillet, École pratique des hautes études, Section des sciences historiques et philologiques, Annuaire 1913-1914, année 1913, pp. 115-123.

NÉCROLOGIE.

FERDINAND DE SAUSSURE.

Parmi les savants qui, de 1875 à 1880, ont renouvelé la grammaire comparée des langues indo-européennes, il n'en est pas qui ait apporté plus d'idées neuves que Ferdinand de Saussure, ni dont l'influence ait été plus profonde sur tout le développement ultérieur. Après plus de trente ans écoulés, les idées qu'exprimait F. de Saussure dans son travail de début n'ont pas épuisé leur fécondité. Et pourtant ses disciples ont le sentiment qu'il n'a pas, à beaucoup près, tenu dans la linguistique de son temps la place que devaient lui valoir ses dons géniaux, et il leur semble que sa mort, prématurée certes, mais survenue cependant après de longues années d'activité, a privé les linguistes d'un grand nombre de vues capitales.

Ferdinand de Saussure est né le 26 novembre 1857, dans une de ces maisons de gentilshommes français réfugiés à Genève où la plus haute culture intellectuelle est depuis longtemps une tradition : le célèbre naturaliste de Saussure était son grand-père.

Après avoir fait à Genève ses études secondaires et y avoir commencé en 1875-1876 ses études universitaires, il a été, par une heureuse inspiration, conduit à l'Université de Leipzig où il est resté durant quatre semestres : 1876-1877 et 1877-1878 ; auprès de G. Curtius, qu'étonnaient les idées nouvelles, se groupaient alors de jeunes maîtres qui transformaient la grammaire comparée : M. Leskien, qui venait de recevoir une chaire de slave, M. Brugmann, privat-docent et qui devait un jour succéder à Curtius, Osthoff, Hübschmann, M. Braune. C'est dans ce groupe jeune et actif que s'échangeaient les idées et que se préparaient les travaux qui devaient, en peu d'années, donner à la grammaire comparée des langues indo-européennes un aspect tout nouveau. L'étudiant de vingt ans qu'était alors F. de Saussure pouvait se mêler en égal aux échanges de vues qui se produisaient. Je tiens de lui qu'il avait déjà reconnu, en apprenant le grec au gymnase, que l' α , dans les cas tels que grec $\tau\alpha\tau\acute{o}s$, ne pouvait représenter autre chose qu'une nasale :

il avait ainsi deviné la découverte des nasales voyelles, qui est un des premiers beaux titres scientifiques de M. Brugmann. Dès le 13 mai 1876, il était entré à la Société de linguistique; dès le 13 janvier 1877, on commençait à donner à la Société lecture d'une longue communication du nouveau membre; et les fascicules du volume III des *Mémoires* de la Société, imprimés en 1877, renferment plusieurs articles du jeune auteur. Les premiers de ces articles, celui sur le suffixe indo-européen *-t-*, celui sur les verbes latins en *-eo*, sont encore en partie engagés dans des théories de l'époque antérieure, et ce sont des œuvres de jeunesse, maintenant caduques en grande partie. Mais déjà l'article sur le traitement du groupe *-tt-* en latin est d'une fermeté singulière. Et le grand mémoire sur les différents *a* indo-européens, qui a été lu dans la séance du 21 juillet 1877 et publié dans les pages 359-370 du tome III des *Mémoires*, apportait une découverte décisive: la preuve de l'antiquité indo-européenne de l'opposition *e* et *a*, *o*, par le fait que les gutturales sont représentées en sanskrit par des palatales telles que *c* devant un ancien *e*, par des gutturales telles que *k* devant un ancien *a* ou *o*; F. de Saussure ne devait pas être le seul à attacher son nom à cette trouvaille qui tranchait de manière définitive une longue contestation et qui donnait une base solide aux nouvelles théories; M. Collitz la publiait de son côté vers le même temps; d'autres encore la faisaient indépendamment.

Mais ce que seul pouvait un esprit capable d'ordonner toutes les trouvailles de détail et d'en faire un système, c'était de poser dans son ensemble la théorie du vocalisme indo-européen. Un an plus tard, en décembre 1878, au moment où il venait d'avoir 21 ans, l'étudiant de six semestres publiait le *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, dont le titre porte la date de 1879. F. de Saussure suivait alors, à Berlin, les cours de Zimmer et de M. Oldenberg. Mais l'élève avait toute la maturité d'un maître.

Voici le principe de la doctrine. Toutes les alternances vocaliques qu'offrent les anciennes langues indo-européennes sont ramenées à celles d'une seule et même voyelle qui, tantôt a la forme *e*, tantôt la forme *o*, et tantôt manque tout à fait. Ce que l'on appelle les voyelles *i* et *u*, ce ne sont pas des voyelles proprement dites; ce sont les formes vocaliques de sonantes qui apparaissent ailleurs sous la forme soit de seconds éléments de diphtongues, soit de consonnes *y* et *w*; les voyelles *i* et *u* ne sont que des *y* et *w* voyelles, parallèles à *ɣ*, *ʃ*, *ŋ*, *ɲ*, en regard des consonnes *r*, *l*, *n*, *m*. Même les voyelles *ā*, *ē*, *ō* des types tels que *ἄσῆμι*, *τίθημι*, *δίδωμι* du grec se ramènent au type général; tout se passe

comme si elles étaient composées de *e* (alternant avec *o*, zéro) et d'un élément spécial, qui apparaît à l'état isolé, en sanskrit comme *i*, en latin comme *ĭ*, en grec comme *ǣ*, *ε*, ou *ο*, à savoir le type de skr. *pitár-*, gr. *πατέρ-*, lat. *pater-*. Le vocalisme indo-européen était ainsi réduit à un système rigoureux où toutes les alternances régulières employées dans les formes grammaticales trouvaient leur place naturelle, et qui s'impose par là même à l'esprit avec la clarté de l'évidence. La théorie de l'élément qui est représenté en sanskrit par *i*, en latin par *ĭ*, etc., conduisait à poser des racines dissyllabiques dont cet élément constitue la seconde tranche; toute une série de formes des sonantes, les sonantes «longues», étaient expliquées par là. Les verbes sanskrits du type *punáti* et grecs du type *δάμναμι* étaient tout éclairés par cette doctrine : ils entraient dans la série du type skr. *yunákti*, qui, du coup, se dénonçait comme ayant une antiquité indo-européenne, bien qu'il soit attesté dans le seul groupe indo-iranien. La découverte du système des voyelles indo-européennes trouvait sa vérification par ceci, qu'elle permettait pour la première fois d'interpréter correctement de nombreux faits et de phonétique et de morphologie. Rien ne trahit la jeunesse ou l'inexpérience : les faits utilisés sont nombreux, et ils sont cités avec une admirable sûreté; l'auteur avait dès lors une érudition immense, mais déjà il savait aussi n'en montrer que juste ce qui était nécessaire pour le sujet étudié. Jamais, ni avant ni après le *Mémoire*, il n'a paru sur la grammaire comparée un livre si sûr, si neuf et si plein.

Le *Mémoire* a suffi pour classer du coup F. de Saussure parmi les maîtres de la linguistique de son temps. Mais il n'a pas produit aussitôt tous ses effets. Des linguistes, qui avaient avant lui étudié le vocalisme et qui n'y avaient vu que désordre, reprochaient au système de F. de Saussure d'être fait à la règle et au compas, comme s'il n'existait pas dans chaque langue un ordre rigoureux. D'autres empruntaient au système telle ou telle de ses parties, sans s'apercevoir que tout s'y tient et que les fragments, détachés les uns des autres, perdent leur signification. Le premier livre de grammaire comparée, publié en Allemagne, où il soit complètement tenu compte du *Mémoire* et où les résultats en soient estimés à leur prix est l'*Ablaut* de M. Hirt, en 1900.

La dissertation de doctorat, apportée à Leipzig, en février 1880, fait un singulier contraste avec le *Mémoire*. Autant est vaste le sujet du *Mémoire*, et autant les théories qui y sont soutenues ont de portée pour toute la grammaire comparée et, par le caractère de régularité reconnu aux faits de langue, pour toute la linguistique, autant la dissertation,

De l'emploi du génitif absolu en sanskrit, parue à Genève avec la date de 1881, est un simple article technique. F. de Saussure s'attache à y déterminer un emploi particulier, assez peu fréquent, d'un cas en sanskrit classique. Le travail montre quelle était la solidité des connaissances de l'auteur et quelle était en sanskrit l'étendue de ses lectures. Ce devait être le dernier ouvrage publié par l'auteur.

A la rentrée de 1880, F. de Saussure se fixe à Paris, où il trouvait des linguistes qui développaient aussi les idées nouvelles : M. L. Havet, James Darmesteter, Bergaigne, d'autres encore. Dès le 4 décembre 1880, il prend part activement aux discussions de la Société de linguistique. A la rentrée de 1881, M. Bréal, toujours empressé à ouvrir la voie aux jeunes talents, abandonnait sa conférence de grammaire comparée à l'École des Hautes Études pour lui faire place ; et le 5 novembre 1881, F. de Saussure était chargé d'enseigner à l'École la grammaire comparée des langues germaniques ; son titre a été élargi ensuite, et le titre de grammaire comparée purement et simplement restitué. Le 16 décembre 1882, F. de Saussure devenait secrétaire adjoint de la Société de linguistique, en remplacement de M. L. Havet, qui abandonnait ses fonctions. Jusqu'à son départ de Paris, les procès-verbaux des séances ont été rédigés par lui, avec la ferme élégance qui lui était propre ; mais ces procès-verbaux ne rappellent que trop rarement les observations par lesquelles, avec une discrétion et une courtoisie exquises, où se devinait souvent une douce ironie, F. de Saussure indiquait les points faibles des communications qu'il venait d'entendre ou en marquait l'intérêt.

F. de Saussure n'a donné à l'École des Hautes Études que neuf années d'enseignement, d'abord de 1881 à 1889, puis, après un an d'interruption, une nouvelle année en 1890-1891. Mais, durant ce peu de temps, son influence a été immense : pour ne parler que des purs linguistes, L. Duvau, G. Mohl, morts avant le temps, MM. M. Grammont, G. Dottin, P. Boyer et le signataire de ces lignes ont fortement subi son action. F. de Saussure était, en effet, un vrai maître : pour être un maître, il ne suffit pas de réciter devant des auditeurs un manuel correct et au courant ; il faut avoir une doctrine et des méthodes et présenter la science avec un accent personnel. Les enseignements particuliers que l'étudiant recevait de F. de Saussure avaient une valeur générale, ils préparaient à travailler et formaient l'esprit ; ses formules et ses définitions se fixaient dans la mémoire comme des guides et des modèles. Et il faisait aimer et sentir la science qu'il enseignait ; sa pensée de

poète donnait souvent à son exposé une forme imagée qu'on ne pouvait plus oublier. Derrière le détail qu'il indiquait, on devinait tout un monde d'idées générales et d'impressions; d'ailleurs, il semblait n'apporter jamais à son cours une vérité toute faite; il avait soigneusement préparé tout ce qu'il avait à dire, mais il ne donnait à ses idées un aspect définitif qu'en parlant; et il arrêtait sa forme au moment même où il s'exprimait; l'auditeur était suspendu à cette pensée en formation qui se créait encore devant lui et qui, au moment même où elle se formulait de la manière la plus rigoureuse et la plus saisissante, laissait attendre une formule plus précise et plus saisissante encore. Sa personne faisait aimer sa science; on s'étonnait de voir cet œil bleu plein de mystère apercevoir la réalité avec une si rigoureuse exactitude; sa voix harmonieuse et voilée ôtait aux faits grammaticaux leur sécheresse et leur âpreté; devant sa grâce aristocratique et jeune, on ne pouvait imaginer que personne reproche à la linguistique de manquer de vie.

A partir de 1891, c'est à l'Université de Genève, sa patrie, que F. de Saussure enseigne le sanskrit et la grammaire comparée; dans les dernières années de sa vie, il avait de plus accepté d'y enseigner la linguistique générale. Cet enseignement a produit de nouveaux disciples, dont deux se sont déjà fait un nom : MM. Bally et Sechehaye.

Quand, en juillet 1908, quelques-uns des anciens élèves de F. de Saussure, auxquels s'étaient joints d'autres savants, lui ont offert un recueil de *Mélanges* publié par la Société de linguistique, ils n'ont pu indiquer assez par là leur dette vis-à-vis de leur maître. Pour ma part, il n'est guère de page que j'aie publiée sans avoir un remords de m'en attribuer seul le mérite : la pensée de F. de Saussure était si riche, que j'en suis resté tout pénétré. Je n'oserais, dans ce que j'ai écrit, faire le départ de ce que je lui dois; mais je suis sûr que l'enseignement de F. de Saussure est pour beaucoup dans ce que des juges bienveillants ont parfois pu trouver à y louer.

Après le *Mémoire*, qui n'a dû sans doute sa publication qu'à la belle hardiesse de la première jeunesse, F. de Saussure n'a plus estimé avoir poussé assez avant la théorie d'aucun fait linguistique pour l'exposer au public. Il n'était pas de ceux qui se hâtent de publier leurs idées avant de les avoir mûries, avant d'en avoir fait un système complet et cohérent et d'avoir rendu compte de toutes les difficultés. Trop soucieux de faire œuvre définitive, il n'a plus rompu le silence que pour publier des notes assez brèves, souvent de simples bas de pages des *Mémoires de la Société de linguistique*. Ses derniers articles n'ont sans doute paru que par suite

de l'obligation où il se croyait tenu de donner quelques pages à certains recueils; le scrupule avec lequel il tenait sa parole, le zèle avec lequel il s'associait à des manifestations collectives étaient touchants pour qui savait avec quelle répugnance il se décidait à toute publication. Ses principaux articles figurent désormais dans des recueils de mélanges : *Mélanges Graux*, *Mélanges Renier*, *Mélanges Leskien*, *Mélanges Nicole*, *Mélanges L. Havet*, *Mélanges Thomsen*; et il est permis de se demander si les belles recherches sur les déplacements de l'accent lituanien auraient jamais été même indiquées au public, sans le Congrès des orientalistes de Genève où F. de Saussure, l'un des organisateurs, se jugeait obligé de faire une communication. Ce n'est parfois qu'une question posée par hasard qui laisse entrevoir avec quelle connaissance des choses et avec quelle fermeté de pensée F. de Saussure envisageait certains sujets; ainsi les noms de parenté, sur lesquels on peut lire une note de lui dans A. Giraud-Teulon : *Les origines du mariage et de la famille* (Genève, 1884, p. 494-502). Ces trop rares publications, arrachées à la conscience scientifique de l'auteur par le sentiment de certains devoirs, ont été riches de résultats nouveaux et capitaux.

En 1884, dans les *Mélanges Graux*, F. de Saussure met en évidence le principe du rythme des mots grecs : les successions de trois brèves tendent à être évitées par la langue. L'originalité de la remarque consiste en ceci, qu'il ne s'agit pas d'une formule phonétique rigide, mais de la constatation d'une tendance qui se fait jour par des moyens variés. Il a suffi d'étendre cette constatation au sanskrit, et sans doute aussi au latin, pour déterminer le principe fondamental du rythme indo-européen, qui était un rythme purement quantitatif.

En 1887, dans les *Mélanges Renier*, l'article sur les *Comparatifs et superlatifs germaniques de la forme « inferus, infimus »* a moins de portée; mais, une fois de plus, l'auteur y présente un système de faits rigoureusement cohérent, et la précision des conclusions, la rigueur de l'exposé, en font un modèle.

La courte note de la page 161 du volume VI des *Mémoires* sur *Βουκόλος*, communiquée à la séance de la Société de linguistique du 5 décembre 1885, résout élégamment une assez grosse difficulté de la question des labio-vélaires indo-européennes.

La note des *Mémoires*, VI, 246-257, communiquée à la Société dans la séance du 8 janvier 1887 et complétée le 2 avril de la même année, sur *Un point de la phonétique des consonnes en indo-européen*, montre avec quelle profondeur F. de Saussure avait réfléchi sur la question, si obscure

et délicate, de la syllabe. De la constitution même de groupes tels que *-etro-* en indo-européen, il résulte que *-etro-* et *-etro-* étaient indiscernables, et par suite que, devant un mot tel que **bhitro-*, on ne saurait dire s'il faut couper **bhi-tro-* ou **bhit-ro-*, c'est-à-dire si la racine est *bhi-* ou **bhid-*.

La dernière série de petites notes que F. de Saussure ait donnée aux *Mémoires* est celle du volume VII, pages 72-93, en 1889; elle est toute pleine d'observations ingénieuses sur les faits les plus variés.

Au volume IV des *Indogermanische Forschungen*, dédié à M. Leskien, a été donnée une étude *Sur le nominatif pluriel et le génitif singulier de la déclinaison consonantique lituanienne* (p. 456-470). C'est un modèle de critique des textes lituaniens du XVI^e siècle : «La valeur d'une forme est tout entière dans le texte où on la puise, c'est-à-dire dans l'ensemble des circonstances morphologiques, phonétiques, orthographiques, qui l'entourent et l'éclairent».

Dès ce moment, F. de Saussure travaillait à la question de l'intonation et de l'accent en lituanien, dont il projetait de faire un exposé complet. Le 8 juin 1889, il fait à ce sujet une première communication à la Société de linguistique, sur les relations entre l'intonation et la quantité. Une seconde communication, faite en septembre 1894, au Congrès des orientalistes de Genève, apportait la règle relative au déplacement de l'accent en lituanien en fonction de l'intonation. Le livre annoncé n'a pas paru, et l'on n'a un aperçu du système que F. de Saussure avait constitué, et qu'il n'a pas trouvé assez achevé à son gré, que par deux articles : un article développé, commencé au volume VIII des *Mémoires* (en 1894), où il est établi en quelles conditions apparaissent à l'intérieur des mots lituaniens les deux intonations, douce et rude (cet article n'a jamais été terminé, et il est le dernier que F. de Saussure ait donné aux *Mémoires*); puis un résumé, très condensé, de toutes les règles relatives aux déplacements de l'accent lituanien, dans l'*Anzeiger* annexé aux *Indogermanische Forschungen*, VI, 157-166. L'article et le résumé ont servi de base à tout ce qui s'est fait depuis sur l'accentuation lituanienne, et ils ont illuminé du même coup l'intonation lette et l'accentuation slave. Mais rien ne remplacera l'exposé que F. de Saussure aurait pu faire lui-même et qui aurait mis un ordre définitif dans un sujet particulièrement embrouillé. F. de Saussure redoutait par-dessus tout de voir gâcher les questions de ce genre par des indications partielles qui, ne portant que sur des détails du sujet, présentent tout sous un jour faux. Il n'y a pas de vérité scientifique hors d'un système complet où tous les faits sont mis à leur place

juste. Faute de l'exposé de F. de Saussure, l'accentuation lituanienne et l'accentuation slave demeurent dans une pénombre.

A partir de cette date, les publications s'espacent de plus en plus. F. de Saussure aborde des sujets nouveaux, en partie étrangers à la linguistique, comme le poème des Nibelungen; il y applique son esprit puissant, perspicace et systématique; mais il ne se résoud à rien livrer de ses longues réflexions.

Ayant accepté de publier deux inscriptions phrygiennes provenant de la mission Chantre en Cappadoce, il déchiffre avec un soin et une pénétration admirables ces monuments mutilés et inexplicables, et les publie dans la *Mission en Cappadoce* de Chantre (Paris, 1898). Perdu dans un volume qui n'a aucun caractère linguistique, cet article a été peu remarqué. Les observations qu'il contient sur le suffixe *-ηνος* (dor. *-āvos*) de noms de peuples ont toute la rigueur et la précision qui caractérisent F. de Saussure: il y reconnaît un suffixe emprunté à une langue asiatique, sans doute au phrygien. Et il tire incidemment de cette remarque des conclusions frappantes: « Absolument le seul ethnique ancien qui, ne se rapportant pas à l'Asie, finit pour les Grecs en *-ηνος*, est *Τυρσηνος*, dorien *Τυρσᾶνος*. Du fait qu'on ait *Τυρσηνος* en grec, le nom est une extraordinaire confirmation, pour ce qui concerne les Étrusques, de leur origine orientale (étant dans la double impossibilité d'avoir été inventé par les Grecs qui ne connaissaient pas *-ηνος*, ou par les Latins qui disaient *Etrusci*, *Tusci*). Pour ce qui est de l'origine de *-ηνος* lui-même, un nom comme *Τυρσηνοί*, clairement asiatique et cependant antérieur à l'influence perse, est la meilleure preuve que le nom n'avait rapport qu'à l'Asie Mineure seule. »

Les trois derniers articles se rattachent directement aux théories du *Mémoire*. C'est la note étymologique: *Δ'Ωμήλυσσις à Τριπτόλεμος* (*Mélanges Nicole*, 1885, p. 503-514), où se trouve une observation neuve et imprévue sur un fait de vocalisme grec; la note *Sur les composés latins du type «agricola»* (*Mélanges L. Havet*, p. 459-471), et la note de la *Festschrift V. Thomsen* (1912), p. 202-206, sur *Les adjectifs indo-européens du type caecus «aveugle»*, où le vocalisme radical *a* de nombreux adjectifs indiquant des infirmités est attribué à une sorte d'action analogique portant sur le vocalisme.

Des réflexions sur la linguistique générale qui ont occupé une grande partie des dernières années, rien n'a été publié. F. de Saussure voulait surtout bien marquer le contraste entre deux manières de considérer les faits linguistiques: l'étude de la langue à un moment donné, et l'étude

du développement linguistique à travers le temps. Seuls les élèves qui ont suivi à Genève les cours de F. de Saussure sur la linguistique générale ont pu profiter de ces idées; seuls, ils connaissent les formules précises et les belles images par lesquelles a été illuminé un sujet neuf.

Déjà la santé de F. de Saussure s'altérait; dans l'été de 1912, il devait suspendre son enseignement, et le 22 février 1913 il mourait. Il avait produit le plus beau livre de grammaire comparée qu'on ait écrit, semé des idées et posé de fermes théories, mis sa marque sur de nombreux élèves, et pourtant il n'avait pas rempli toute sa destinée.

A. MEILLET.
